

La Fédération féminine franco-américaine ou Comment les Franco-Américaines sont entrées de plain-pied dans le mouvement de la survivance

Claire Quintal

Number 7, 1997

Le(s) discours féminin(s) de la francophonie nord-américaine

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1004763ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1004763ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Quintal, C. (1997). La Fédération féminine franco-américaine ou Comment les Franco-Américaines sont entrées de plain-pied dans le mouvement de la survivance. *Francophonies d'Amérique*, (7), 177–191.
<https://doi.org/10.7202/1004763ar>

LA FÉDÉRATION FÉMININE FRANCO-AMÉRICAINNE OU COMMENT LES FRANCO-AMÉRICAINES SONT ENTRÉES DE PLAIN-PIED DANS LE MOUVEMENT DE LA SURVIVANCE

Claire Quintal*
Institut français
Collège de l'Assomption (Worcester, Mass.)

Née du long cheminement des esprits engagés dans la survivance en Franco-Américanie, la Fédération féminine franco-américaine (FFFA) vit le jour en 1951. Pour comprendre le pourquoi et le comment de la fondation de la FFFA à une date relativement tardive dans l'histoire des Franco-Américains, il faut se replacer dans le contexte historique, social et culturel de l'époque. Il faut examiner l'influence de la « grande » histoire sur les Franco-Américains, tout en tenant compte des étapes franchies par le mouvement de la survivance depuis la période la plus intense de l'immigration canadienne-française en Nouvelle-Angleterre entre 1880 et 1910.

La survivance, en Nouvelle-Angleterre, se fait tout d'abord pour et par le biais de la religion. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à se rappeler l'appel pressant de Mgr Louis de Goësbriand, du Vermont, auprès de la hiérarchie du Québec. Après ce cri d'alarme, les prêtres du Québec viennent en grand nombre pour « encadrer » ceux qu'on appellera plus tard les Franco-Américains. Grâce au travail acharné de ces curés « bâtisseurs », les clochers de plus de 300 paroisses franco-américaines vont marquer à jamais le paysage de la Nouvelle-Angleterre. Les écoles paroissiales, dont 200 seront établies, suivent de près la construction des églises. L'ouverture d'une école devient indispensable pour éviter l'assimilation totale ou même le dévergondage d'une jeunesse rurale nouvellement transplantée dans les villes d'un autre pays, plongée dans une culture et un mode de vie bien différents de ceux du Québec ou de l'Acadie. Pendant deux et même trois générations, l'église et l'école paroissiale, ces bastions de la survivance, sont assez fortes pour contenir les percées de l'assimilation. Elles sont épaulées par les grandes mutuelles qui assurent, par leurs groupes locaux d'hommes et de femmes, non seulement une sécurité financière en cas de maladie ou de mort mais aussi une vie sociale se déroulant en français.

Puis vient la Seconde Guerre mondiale, et des brèches s'ouvrent dans ces forteresses érigées à grand-peine pour isoler les Franco-Américains des courants d'air culturels américains. La génération née pendant et après la

Première Guerre mondiale, celle qui va devoir participer à la Seconde, est transformée par cette guerre. La jeunesse de 1945 veut participer pleinement à la période d'après-guerre, veut vivre au diapason de la société américaine prospère. Elle veut s'affranchir d'une ethnicité qu'elle considère comme étant astreignante et restrictive, se libérer de la mentalité d'immigrants indigents. Les Petits Canadas de la Nouvelle-Angleterre, avec leurs souvenirs de misère et d'isolement, n'ont rien de très attrayant à offrir. Dans ces circonstances, même la langue française, cette langue pourtant si privilégiée par les milieux huppés, devient aussi un symbole de pauvreté et de vie ouvrière pour les jeunes parce que liée à des souvenirs de pénurie et de vie gagnée à la sueur du front.

Les femmes, bien qu'ayant travaillé en assez grand nombre dans les usines de guerre, ne subissent pas le malaxage psychologique de l'éloignement du foyer et du brassage de la population qui se faisait dans les camps d'entraînement et au champ d'action. La nouvelle compagne du guerrier constituera donc le dernier rempart contre l'assimilation. C'est elle qui s'assurera que les enfants du vétéran grandiront catholiques et bilingues comme les générations précédentes. C'était placer sur des épaules mal préparées pour la tâche une responsabilité trop lourde. La Fédération féminine franco-américaine est donc née d'un désarroi, de la nécessité de parer à la dislocation causée par la guerre, à l'étiollement de la langue, à la désaffection de la génération d'après-guerre — celle de Jack Kerouac — pour la vie emmurée des Petits Canadas.

En 1947, le Comité d'orientation franco-américaine voit le jour. Ce comité, qui cherche à englober tout le Nord-Est, c'est-à-dire la Nouvelle-Angleterre ainsi que l'État de New York, se donne pour mission de veiller à la sauvegarde du patrimoine. Profondément marqués par le Deuxième Congrès de la langue française, tenu à Québec en 1937, les membres du comité, avec les moyens du bord et en tenant compte de l'évolution sociale des Franco-Américains, veulent assurer le maintien de l'héritage culturel et de la religion catholique. Ce comité d'orientation était, en quelque sorte, une filiale du comité permanent, fondé à Québec, à la suite du succès remporté par le Deuxième Congrès¹.

Le comité franco-américain se donne les mêmes buts que le comité permanent, c'est-à-dire de veiller à l'héritage, en surveillant de près la scène franco-américaine, et de mettre sur pied tout ce qui pouvait empêcher l'effondrement total de ce patrimoine en faveur duquel tant de sacrifices avaient été consentis. Le texte officiel se lit comme suit :

[Le Comité d'orientation franco-américaine] se propose, après avoir repensé tout le problème de la survivance, de fixer l'idéal historique, concret et commun que les Franco-Américains doivent poursuivre : de faire le dénombrement exact des forces dont ils disposent pour le réaliser ; enfin, d'unir tous les Franco-Américains dans la poursuite méthodique et cohérente de cet idéal de survivance².

Ce petit frère franco-américain du comité permanent se met à l'œuvre dès 1948 avec sa campagne de re francisation qui, selon Antoine Clément, rédacteur en chef de *L'Étoile* de Lowell (Mass.), a « suscité un réveil bienfaisant » et va conduire les maîtres d'œuvre à « penser sérieusement à la célébration de notre centenaire³ ».

Réunir les Franco-Américains dans un congrès est une entreprise considérable. C'est la première tentative depuis la dix-neuvième et dernière convention nationale, tenue à Springfield (Mass.), en 1901. Les Franco-Américains réussissent néanmoins à convoquer ce qu'on a bien voulu qualifier de « XX^e convention nationale des Franco-Américains⁴ ». Ce centenaire de 1949 va à la fois rassurer les esprits et révéler l'étendue des trouées dans la citadelle de la survivance franco-américaine. La convention comporte trois volets ou objectifs : l'approbation d'une « doctrine de vie », la décision « de maintenir en fonction le Comité d'orientation et ce dans sa forme présente » et l'exposé des « projets qu'il serait désirable de réaliser pour le bénéfice de notre jeunesse ou de nos populations en général⁵ ».

La volonté de « fédérer » va se révéler comme le point saillant de ce rassemblement. Les délégués, au nombre de plusieurs centaines, venus de tous les coins du Nord-Est, votent pour associer en groupes régionaux tous ceux et celles qu'on percevait comme aptes à jouer un rôle clé dans le mouvement de la survivance, capables d'atteindre la « masse » et de mettre en branle de nouveaux bataillons pour ce combat d'arrière-garde. Deux groupes surtout sont visés : les femmes et les jeunes. Les femmes, plus mûres et ayant plus d'expérience, sont les premières à se grouper en fédération, laquelle s'est maintenue jusqu'à nos jours. Les jeunes, pour leur part, après des efforts vaillants, vont fonder, en 1955, une Association de la jeunesse franco-américaine qui ne durera que jusqu'en 1959.

Parmi les résolutions adoptées au congrès, il en est une qui nous concerne ici de façon particulière. En voici le texte :

Conscients du rôle de plus en plus important que la femme moderne joue au sein de la société dans tous les domaines et convaincus, à l'instar des groupes qui nous entourent, qu'une force sociale formidable jaillirait du groupement de nos femmes franco-américaines, les délégués demandent au Comité d'orientation de favoriser un projet qui réunirait dans une fédération tous les groupes féminins qui existent, afin de travailler sur un front uni pour la défense, le maintien et le progrès de toutes les valeurs spirituelles et religieuses qui constituent notre héritage franco-américain⁶.

Le comité d'orientation a donc du pain sur la planche. Il importe de faire vite et bien, de donner suite sans tarder au plus grand nombre des résolutions adoptées par le congrès du centenaire. Déjà s'amorcent les préparatifs du Troisième Congrès de la langue française, prévu pour 1952, soit quinze ans après le Deuxième Congrès, celui de 1937.

Quatorze femmes invitées par le comité d'orientation vont, dès le mois de juin 1951, se réunir de façon régulière pour jeter les bases d'une fédération des

femmes franco-américaines. Ces femmes du comité provisoire qui, de toute évidence, sont déjà gagnées à l'idée de fédérer les femmes franco-américaines, vont réussir à se doter de statuts et de règlements et à lancer des appels pressants et enthousiastes à toutes leurs consœurs de la Nouvelle-Angleterre, tant et si bien que, le 11 novembre 1951, elles peuvent annoncer que 140 déléguées, représentant 110 sociétés comportant un total de 47 403 adhérentes, sont présentes aux assises de leur premier congrès, tenu conjointement avec celui du comité d'orientation dont ce n'est d'ailleurs que le deuxième congrès⁷.

La mission confiée aux fondatrices de la FFFA est de taille. Selon Thomas-M. Landry, o.p., le porte-parole du Comité d'orientation franco-américaine lors de ce congrès de fondation de la Fédération, il s'agit ni plus ni moins « de confier à la Fédération ainsi créée la mission de sauver, par une action féminine concertée, notre vie catholique et française aux États-Unis, surtout en Nouvelle-Angleterre ». Le digne père conclut ainsi son exhortation aux déléguées à l'écoute ce jour-là : « Cette Fédération deviendra peut-être l'instrument le plus sûr et le plus efficace du salut franco-américain qu'il faut à tout prix assurer et dans le temps et pour l'éternité⁸. »

En relisant ce texte, mi-homélie, mi-cri de ralliement, on a le sentiment que les hommes de la survivance franco-américaine, qui voient venir la fin d'un monde traditionnel, se tournent enfin vers les femmes pour assurer le salut par la fidélité ethnique de tous les Franco-Américains. Il faut tout de même tenir compte du doute sous-jacent : « deviendra *peut-être* l'instrument » du salut franco-américain. Comment interpréter ce « peut-être » ? Celui-ci peut être compris de deux manières : le doute de celui-là même qui le prononce ou bien un défi aux femmes de montrer au monde officiel d'alors, totalement masculin, ce dont elles sont capables. Ayant vécu ces heures-là, trop jeune pour en soupeser tous les sous-entendus, ne connaissant point les personnalités qui se succédaient sur le devant de la scène franco-américaine, je me souviens néanmoins de la réaction des femmes : prouvons à ces hommes qu'on peut accomplir de belles choses et faisons-le nous-mêmes, non point contre eux, mais sans eux, si nécessaire. Ces femmes, chacune à sa manière, étaient des féministes avant l'heure.

Portée ainsi sur les fonts baptismaux par l'élite masculine du Comité d'orientation franco-américaine — lui même fils du comité permanent, sur le point d'être rebaptisé Conseil de la vie française en Amérique —, la Fédération féminine voit donc le jour à un moment critique pour la survivance en Nouvelle-Angleterre. L'enthousiasme et l'espoir règnent tout de même à l'occasion de cette naissance :

Les fées ne furent jamais plus généreuses qu'à ce baptême d'une croisade religieuse, culturelle et sociale féminine de la Survivance. [...] Dira-t-on que d'après tous les indices, la Fédération féminine, qui vit le jour l'autre jour à Lewiston, sera bientôt formidable, si elle ne l'est déjà ? Les journaux franco-américains lui firent une apothéose⁹.

Les femmes franco-américaines n'avaient tout de même pas attendu de recevoir l'approbation officielle des hommes pour travailler à la cause du sauvetage du patrimoine. Mais elles avaient joué jusque-là un rôle en retrait et avaient besogné dans l'ombre : dans l'ombre du foyer comme épouses et comme mères de famille, dans l'ombre du clocher comme religieuses enseignantes. Dans chaque cas, les femmes avaient tout de même œuvré avec un certain succès pour la cause de la survivance. Les mères de famille pratiquaient la survivance sans le savoir, tout simplement en insistant sur l'usage du français au foyer. Les religieuses, pour leur part, mettaient tout en œuvre pour assurer le maintien de la langue française, perçue comme soutien de la foi. Restaient les sociétés présentes dans chaque localité où les Franco-Américains se retrouvaient en bon nombre : Dames de Sainte-Anne et Enfants de Marie, conseils et cours de l'Union Saint-Jean-Baptiste, de l'Association canado-américaine, des Artisans, de l'Assomption. Les unes œuvraient pour sauvegarder la religion, les autres offraient des programmes qui visaient à maintenir une certaine cohésion culturelle et sociale. Puis, il y avait les grands centres franco-américains, comme Woonsocket, Lowell, Worcester, Manchester, Lewiston, où les femmes avaient réussi, dans certains cas dès avant la guerre de 1914-1918, à fonder des cercles qui jouaient un rôle véritablement culturel : les Cercles Jeanne-Mance de Worcester et de Lowell, le Cercle des Dames françaises de Springfield-Holyoke, le Cercle Marie-Louise de Woonsocket, la Survivance française de Lewiston, et j'en passe.

Une fois fondée, que va faire la Fédération féminine franco-américaine ? Comment va-t-elle s'y prendre pour s'intégrer aux autres mouvements franco-américains et pour œuvrer de façon distincte au maintien de l'héritage ? Qui dit « fédération » dit aussi regroupement d'organismes déjà dûment constitués avec leurs propres raisons d'être. La formule fédérative, quoique pratique et rapide, puisqu'elle élimine la nécessité de créer de toutes pièces, comporte ses propres faiblesses. Une fédération qui veut chapeauter des groupes ayant leurs propres objectifs, déjà ancrés dans une routine qui leur est familière, voit son activité limitée au seul objectif commun à tous ces organismes, c'est-à-dire le maintien de la langue avec tout ce que celle-ci véhicule. Dès sa fondation donc, la FFFA se trouve placée devant la nécessité de convaincre des groupes très divers d'aller au-delà de leurs buts particuliers, de se dépenser en faveur de la survivance. Comment « inspirer » aux dirigeantes de ces sociétés, avec leurs objectifs limités, l'habitude de voir plus haut et surtout plus loin que leur paroisse ou leur quartier ? Comment aussi créer des liens entre des personnes qui ne se connaissaient pas auparavant et qui pouvaient entretenir un peu de méfiance vis-à-vis de l'Autre ? La FFFA apportait tout de même un souffle nouveau, un point de vue régional plutôt que local et pouvait aborder des questions à portée plus large. Comment donc les femmes s'y prirent-elles pour faire connaître la FFFA à des Franco-Américaines dispersées dans une région comptant sept États ? Quelles furent les consignes des premières années ? C'est ce que nous allons voir de plus près.

La participation des grandes mutuelles étant acquise, les filiales féminines de ces sociétés sont faciles à rejoindre. Restent les groupes éparés. Tout dépend alors du bon vouloir de chacun de ces groupes, de l'intérêt du curé local pour la survivance et, enfin, de la distance entre les localités, à une époque où peu de femmes possèdent leur propre voiture. C'est ainsi que les femmes du Maine, après s'être engagées à fond durant les premières années, ne joueront plus, par la suite, un rôle décisif dans la FFFA. C'est aux femmes du Connecticut, du Massachusetts et du sud du New Hampshire que revient la palme de la ténacité.

Les femmes de la FFFA sont pleinement conscientes des difficultés que constituent la distance et l'éparpillement, d'où la multiplication des visites auprès des divers groupes locaux, d'où la fondation rapide du *Bulletin* — tentant d'atteindre par l'écrit celles qu'on ne rejoint pas par la parole. Il s'agit d'apprendre à toutes ces femmes l'existence de la FFFA, puis de créer un sentiment de solidarité entre elles et, enfin, de lancer des mots d'ordre pouvant être acceptés et concrétisés dans la région.

Conscientes aussi de l'importance d'assurer l'avenir, les fondatrices se pencheront sur la jeunesse franco-américaine, d'abord en nommant à leur tout premier conseil d'administration deux finissantes de collègues classiques franco-américains : le collègue Anna Maria des sœurs de Sainte-Anne et le collègue Rivier des sœurs de la Présentation de Marie. Les dirigeantes de la première heure comptent sur ces représentantes pour sonder l'opinion des jeunes et les intégrer dans des comités d'études sur la formation culturelle de la jeunesse franco-américaine. La FFFA cherche aussi à sensibiliser la jeunesse à son patrimoine culturel par le biais de ses concours oraux qui connaîtront un succès réel pendant vingt ans, avant d'être remplacés par les « Festivals de la jeunesse ». Les concours oraux étaient aussi un moyen de faire participer les communautés religieuses enseignantes, malheureusement désavantagées, en ce qui concerne les déplacements et les possibilités de participation, par les règlements sévères de l'Église d'avant Vatican II.

Sensibilisation des jeunes donc, mais formation culturelle des adultes aussi, par des conférences, par des voyages de solidarité, vers la Louisiane surtout, doublés de voyages en Europe, ainsi que par le soutien vigilant aux autres associations régionales franco-américaines, surtout la presse et la radio. Selon Charlotte LeBlanc :

Dès le début, les dirigeantes de la Fédération furent à la hauteur de leur mission, une mission qui serait difficile car il s'agissait d'aller à contre-courant des forces assimilatrices qui tenaient le haut du pavé dans cette période de l'après-guerre. L'union des diverses sociétés serait une arme essentielle dans la lutte. Il fallait donc, non seulement créer des liens entre les organisations, mais aussi exciter leur intérêt et leur rappeler régulièrement le rôle qu'elles devaient jouer dans la défense de la vie franco-américaine. Le congrès biennal et le *Bulletin* furent des instruments indispensables à l'accomplissement de cette tâche quasi surhumaine¹⁰.

Avec *Le Bulletin*, les congrès biennaux s'avèreront l'autre moyen le plus efficace pour faire passer les mots d'ordre, pour faire connaître les prises de position. La FFFA en organisera dix-neuf entre 1953 et 1991. Les thèmes de ces congrès sont des appels à l'action en faveur du français et pour la valorisation de la femme au sein de la société¹¹. C'est ainsi que Marthe Biron-Péloquin, la huitième présidente, pouvait écrire en 1984 :

Les œuvres de la FFFA visant toujours à la revalorisation du patrimoine français sont variées et à flot des temps. À sa devise « Protégera nos foyers » de la première heure, les Congressistes de 1975, au diapason de leurs contemporaines, ont ajouté « et nos droits »¹².

Les années 50 et 60 marquent une période de consolidation et de réflexion pour la Fédé. Celle-ci publie régulièrement, depuis 1953, son *Bulletin*, que la rédaction du *Travailleur* qualifiera de « bijou » en février de cette année-là. Le congrès de 1956, tenu à Springfield (Mass.), sous l'égide d'Irène Lévesque, qui deviendra la quatrième présidente de l'organisme (1962-1965), s'était avéré un succès inespéré. Le texte de Claire Quintal intitulé « L'Avenir¹³ », qu'on distribuera largement par la suite dans les écoles paroissiales de la région, affirmait par son titre même que la Franco-Américanie n'avait point uniquement un Passé, mais que l'œuvre entreprise en valait la peine pour assurer un Avenir. L'enthousiasme et l'entrain avaient régné à ce congrès. La FFFA faisait preuve de solidarité.

Non seulement avait-elle survécu aux vicissitudes qui accompagnent la fondation du nouvel organisme mais elle pouvait se déclarer « autonome », à la journée d'études qu'elle organisait au printemps de 1957. Une « Lettre ouverte aux femmes franco-américaines de la Nouvelle-Angleterre » (voir celle-ci en annexe) avait été distribuée avant la réunion. Avait été invitée à la rencontre une déléguée de chaque société affiliée, afin que chacune devienne familière avec l'histoire et la raison d'être de la Fédération, et connaisse ses progrès et ses projets d'avenir. Soixante-dix femmes répondent à l'appel nominal ce jour-là à Woonsocket, au siège social de l'Union Saint-Jean-Baptiste. Selon Oda Beaulieu, écrivant dans *Le Travailleur*, « l'impression générale en fut une de réussite, d'esprit de bonne entente, de vivacité et de sincérité. La FFFA va de l'avant et elle rêve d'adhésion totale de la part de toutes les entités féminines — religieuses, sociales et éducatives — de langue française de Nouvelle-Angleterre¹⁴. »

La personnalité des femmes qui lancèrent la barque de la FFFA et qui la conduisirent à bon port, avec les moyens du bord, durant les premières décennies de son existence, joua un rôle prépondérant dans le succès de celle-ci. Charlotte Michaud de Lewiston (Maine), rédactrice du *Bulletin* de 1964 à 1967, abonde dans ce sens lorsqu'elle y écrit au printemps de 1965 : « La Fédé a le droit de se donner ce qu'il y a de mieux en personnes dirigeantes¹⁵. » Ainsi, Pauline Moll Tougas, présidente du comité provisoire, mère de famille, intelligente, cultivée, qui était douée pour les langues et

pour l'art, pour l'art tout court aussi bien que pour l'art de la solidarité. C'est elle qui sut maintenir en laisse, de façon douce et digne, les fougueuses du groupe. Aussi Gertrude St-Denis, jeune mère de famille, ayant son émission à la radio, dynamique secrétaire de la première heure qui se désista trop tôt, hélas !

Alice Lemieux-Lévesque (1951-1956), poète et journaliste, ayant la parole aussi bien que la plume facile, voilà celle que les femmes choisissent comme première présidente. Québécoise habitant aux États-Unis depuis presque vingt ans, ayant épousé le poète franco-américain Rosaire Dion-Lévesque dans les années 30, elle sera la porte-parole de ces femmes ; c'est elle qui saura inciter les autres à viser haut et à ne rien craindre, qui saura impressionner et soulever l'enthousiasme. Journaliste, c'est encore elle qui, avec Pauline Tougas, fondera *Le Bulletin* de la Fédération, perçu avec raison comme le lien vital, entre les rencontres périodiques, unissant toutes ces femmes de milieux très divers et dispersées dans la région. C'était un moyen peu onéreux pour transmettre les prises de position, pour encourager les femmes à appuyer les bonnes causes que la Fédé voulait soutenir : aide aux journaux de langue française en s'y abonnant, écoute des émissions radio-phoniques en langue française, croisade de prières, etc.

Élise Rocheleau, femme forte, enseignante attirée et renseignée, sera l'âme agissante d'une des œuvres les plus méritoires de la FFFA : les Concours oraux. Ces concours, qui nécessitent un travail énorme de la part des organisatrices locales et des religieuses enseignantes, réussissent à mobiliser des centaines de jeunes et à en sensibiliser un certain nombre à leur histoire ainsi qu'aux riches possibilités de la langue française. La disparition, lente mais sûre, des écoles paroissiales allait conduire à l'abolition, en 1974, de ces concours, remplacés aussitôt — de 1974 à 1979 — par les Festivals de la jeunesse, week-ends de sensibilisation ethnique, tenus d'abord au Collège de l'Assomption comme l'avaient été les Concours oraux, ainsi qu'à Québec et à Lowell.

Une étude de la liste des présidentes de la FFFA nous en apprend long sur les espoirs que les femmes plaçaient dans leur Fédération. La deuxième présidente, Marcelle Mainente (1956-1960) était française. Les Franco-Américaines fédérées avaient misé d'abord sur une Québécoise de grand talent, puis sur une Française compétente et désireuse de faire tout en son pouvoir pour l'avancement de sa langue et de sa culture maternelles. Vivant à Lewiston, celle-ci côtoyait les Franco-Américains depuis des années. La troisième présidente, Cécile Plaud (1960-1962) enseignait le français au niveau secondaire. Les femmes de la FFFA voulaient de toute évidence être « dirigées » par des femmes capables, ayant de l'entrain et des convictions. Suivent, comme présidentes, trois femmes qui avaient fait leurs preuves dans les sociétés locales et régionales : Irène Lévesque (1962-1965), de Springfield (Mass.), qui avait fait ses classes comme organisatrice dans l'Union Saint-Jean-Baptiste ; Flore Pelletier (1965-1968), de Waterbury (Conn.), qui

croyait ferme à l'importance d'instituer des comités régionaux pour la Fédération, comme celui qu'elle mit sur pied avec succès dans le Connecticut ; et Marie LeBlanc (1968-1973), de Manchester (N.H.), qui œuvra pour le resserrement des liens culturels entre la FFFA et son Québec natal et l'établissement de contacts avec les consœurs de la Fédération des femmes canadiennes-françaises. C'est aussi pendant son mandat que la FFFA, en la personne de sa présidente, fut enfin admise dans les conseils régionaux où ne siégeaient auparavant que des hommes : le Comité de vie franco-américaine — l'ancien Comité d'orientation — et la Société historique franco-américaine.

Puis vint Claire Quintal, présidente de 1973 à 1981. Cette longue présidence montre que les femmes se tournaient à nouveau vers le monde universitaire, vers une enseignante pour leur frayer le chemin, mais aussi que cela leur souriait de placer à leur tête la jeune d'autrefois, membre de leur premier conseil d'administration, qu'elles pouvaient se targuer d'avoir « formée »¹⁶. Claire Quintal institua les Festivals de la jeunesse et voulut ouvrir des horizons nouveaux aux femmes en s'alliant de près avec les professeurs impliqués dans les programmes bilingues au niveau élémentaire. Elle entreprit, avec un succès mitigé, un projet d'histoire orale. En outre, se rendant compte que les jeunes femmes ne s'affiliaient plus aux groupes traditionnels, elle fit changer les statuts et règlements de la Fédération pour rendre possible l'adhésion de membres « à titre individuel ». Ce changement apporta à la FFFA des femmes exceptionnelles qui contribuèrent beaucoup à la « Fédé » pendant quelques années.

Journaliste, épouse et mère de famille, Marthe Biron-Péloquin, la huitième présidente (1981-1986), connaissait la vie franco-américaine dans tous ses coins et recoins. Enthousiaste, en dépit de sa connaissance des difficultés de la presse de langue française aux États-Unis, Marthe Biron-Péloquin — digne fille de Louis Biron, propriétaire du quotidien de langue française *L'Étoile* de Lowell — assurait depuis 1973 la rédaction du *Bulletin* de la FFFA. C'est sous sa direction que pendant quinze ans (1973-1988) ce *Bulletin* fit des merveilles pour vivifier les esprits et pour assurer une présence de taille à la FFFA parmi les organismes de survivance.

La dernière présidente officielle de la FFFA, celle qui lui permit d'atteindre ses quarante ans en bonne tenue, fut à nouveau une Française, Marthe Welté-Whalon (1986-1991). « Pendant le mandat de Mme Whalon, la Fédération chercha à renouveler ses effectifs et à souligner les liens entre le passé et le présent¹⁷. » Sur dix présidentes donc, la FFFA fut dirigée par deux Françaises, trois Québécoises (qui, bien qu'ayant vécu leur vie d'épouse aux États-Unis, avaient été formées au Québec) et cinq Franco-Américaines, c'est-à-dire nées et élevées en Franco-Américanie.

En 1996, la FFFA compte 45 ans d'existence. Le congrès du 40^e anniversaire, tenu en 1991, avait révélé le vieillissement de la FFFA et l'incertitude face à son avenir. Dans la dernière livraison du *Bulletin* (1991), la rédactrice

écrit que les femmes « d'une génération ou deux plus jeunes se trouvent trop peu nombreuses pour [assumer] la relève et vont jusqu'à mettre en question la raison d'être de la Fédération en cette décennie¹⁸ ». Depuis ce temps, la Fédération semble se survivre à elle-même. Lorsqu'on regarde de près la composition actuelle de la FFFA, on doit admettre que c'est toujours la génération des années 50 qui continue, sinon à mener la barque, tout au moins à en constituer les effectifs de base, en dépit d'efforts multiples pour inclure les jeunes. Sa portée est donc limitée à la conservation des acquis. Selon une septuagénaire, la Fédération « est mourante. J'ai soixante-dix-sept ans. Elle s'en ira avec ma génération. »

Pourtant, la Fédé n'est pas morte. Elle organise une rencontre par année dans les différentes villes de la Nouvelle-Angleterre où se trouvent des Franco-Américaines en assez grand nombre et assez bien structurées pour inviter les femmes d'ailleurs à venir partager dans l'amitié leur loyauté à la langue et au patrimoine. Ces réunions annuelles permettent à la FFFA de continuer à remettre de petites bourses d'études à des jeunes Franco-Américaines qui fréquentent les collèges dits franco-américains : L'Assomption de Worcester (Mass.), Rivier de Nashua (N.H.) et Notre-Dame de Manchester (N.H.). Les femmes se réunissent aujourd'hui pour se cultiver ensemble en écoutant des discours divers prononcés par d'autres femmes, jeunes aussi bien que moins jeunes, et en visitant la ou les églises franco-américaines et le musée de la localité. À ces assemblées, on trouve des jeunes au podium, mais peu ou pas du tout dans la salle. En 1992, les femmes se rencontrèrent à Manchester (N.H.), en 1993, à New Bedford (Mass.), en 1994, à Woonsocket (R.I.), en 1995, à Lowell (Mass.), en 1996, à Bristol (Conn.). En 1997, la réunion aura lieu à Worcester (Mass.).

Sont-elles quelques milliers ?¹⁹ Par l'esprit, oui, par la présence à ces rencontres, non. À peine une centaine donc qui restent des ferventes de la cause. Petite fille devenue adulte en un rien de temps, cette fédération, mère d'une famille nombreuse, continua sur sa lancée pendant une quarantaine d'années. À l'heure actuelle, la Fédé agit comme une grand-mère malade plutôt que comme une matriarche sûre d'elle-même. Elle continue à s'occuper de sa descendance devenue moins nombreuse, plus éloignée des idées de la première heure, mais elle n'a plus de prise sur sa manière de vivre, sur sa mentalité trop américanisée pour l'écouter, sauf de façon distraite de temps en temps. Les jeunes femmes, qui travaillent hors du foyer pour la plupart, préfèrent s'engager dans le bénévolat communautaire puisque les besoins sont grands de ce côté-là. Dans les circonstances actuelles, la langue et l'héritage culturel peuvent sembler d'importance secondaire. Qui pourrait le leur reprocher ?

De nos jours, en dehors d'une poignée de leaders et de chercheurs, l'intérêt pour le patrimoine familial se trouve chez les généalogistes et dans leurs associations. La bataille pour la langue française est perdue. Mais, quand on s'appelle Cormier ou Messier, on affiche au grand jour et malgré

soi que, pendant près de 150 ans, le fait français déborda la frontière canadienne pour s'établir « de l'autre côté » et que, de 1870 à environ 1970, il y eut une véritable « vie française » dans le nord-est des États-Unis ; qu'on pouvait, en 1949, marquer le « centenaire » de l'arrivée des Franco-Américains ; qu'en 1951, la FFFA fut fondée ; qu'en 1952, les Franco-Américains firent belle figure au Troisième Congrès de la langue française à Québec et qu'un des leurs, Mgr Adrien Verrette, du New Hampshire, en était même le président ; qu'en 1955, l'Assemblée de la jeunesse franco-américaine vit le jour ; que l'Alliance des journaux et l'Alliance radiophonique furent fondées dans cette même décennie. Mais aussi qu'en 1957 *L'Étoile* de Lowell cessait de paraître, qu'en 1963 *L'Indépendant* de Fall River fermait ses portes, que les écoles paroissiales bilingues cessèrent petit à petit leur enseignement du français avant de fermer à jamais leurs portes au-dessus desquelles on peut encore lire FILLES et GARÇONS. La Nouvelle-Angleterre franco-américaine avait érigé des forteresses contre l'assimilation des siens : l'église paroissiale, l'école, les mutuelles. Elle avait aussi ses fortifications moins solides parce que plus pauvres : les journaux, les émissions radiophoniques, mais jamais de télévision en français. Elle eut aussi quelque deux mille sociétés ou groupements dispersés à travers la région, soutenus par la charpente du bénévolat, structure faible en soi dont l'activité est forcément limitée à des visées très circonscrites.

En fin de compte, on peut affirmer que, par sa fondation et par son activité solide et de bon aloi, par son bénévolat généreux, la Fédération féminine franco-américaine réussit pendant plusieurs années à endiguer l'assimilation complète, donna à plusieurs femmes l'occasion de monter sur la scène régionale, permit au talent particulier de chacune d'être canalisé dans la poursuite d'un but louable et valable. En dépit des faiblesses inhérentes à une fédération — liens difficiles à créer puis à resserrer, problèmes créés par les distances autant psychologiques que géographiques, manque de ressources financières, limites réelles du bénévolat dont l'action dépend de la disponibilité de personnes occupées ailleurs —, la FFFA se distingua parmi toutes les sociétés semblables en Nouvelle-Angleterre par son bon vouloir et par son énergie enthousiaste. Les membres de la Fédération méritent donc bien le qualificatif que leur donna une sociologue : « *the women of survivance*²⁰ ». Citons aussi Charlotte LeBlanc qui écrit, en 1991 :

[...] de quelles sources les femmes avaient-elles puisé leur ténacité et leur dévouement ? Que s'était-il passé à l'origine, et depuis, qui avait si profondément marqué les femmes de la Fédé ? Très tôt, ma curiosité fit place à l'admiration devant une œuvre qui manifeste l'intelligence et la sagesse de celles qui l'ont entreprise, respect pour celles qui ont été fidèles à leur spécificité franco-américaine et reconnaissance envers celles qui ont conservé et transmis le patrimoine²¹.

Peut-on distinguer entre l'approche des hommes du comité d'orientation et celle des femmes dans la FFFA ? Je crois que oui. Les hommes cherchèrent à organiser les autres ; les femmes à s'associer entre elles pour que leur action

soit plus efficace et ait plus d'impact partout dans la région. Les hommes s'appuyèrent sur un, parfois deux ou trois, chefs de file dans les villes franco-américaines importantes pour arriver à leur but : le sauvetage du patrimoine. Les femmes, en revanche, firent plus que parler, plus que lancer des idées, elles retroussèrent leurs manches pour agir. La Fédération vit le jour à une époque charnière dans l'histoire des Franco-Américains. C'était un temps où des têtes plus froides auraient tout simplement sonné le glas du fait franco-américain. La Fédé vint au monde dans une situation de détresse — on serait tenté de dire que les hommes daignent se tourner vers les femmes surtout à des moments pareils. Les femmes de la première heure auraient pu se laver les mains de ce qui pouvait sembler n'être qu'une dernière bataille en faveur du français. Mais l'attitude de l'à-quoi-bon n'eut jamais de prise dans la FFFA.

Est-ce parce qu'elles étaient incapables de voir plus loin — c'est-à-dire à une génération de distance — que les femmes se mirent à l'œuvre au moment même où débutait, de façon dramatique, la dégringolade vers l'assimilation, presque totale de nos jours? Peut-être. En tout cas, plusieurs actions valables sont vouées, tôt ou tard, à l'échec. Cela n'empêcha jamais les âmes nobles de s'y consacrer.

Il faut dire aussi qu'il en reste toujours de ces femmes, fidèles à la FFFA et fières de leur appartenance à la francophonie. Celles-ci s'agrippent au patrimoine, elles veulent colmater les brèches, tout en voyant leurs enfants s'en aller par la grande porte du donjon, vers le monde de l'appartenance à une société qui, quoique imparfaite, leur offre confort et sécurité matérielle sans qu'ils soient obligés de se compliquer la vie avec une fidélité qui semble être sans issue, avec une langue difficile à maîtriser, et qui peut se révéler être un couteau à deux tranchants : en effet, la langue peut blesser si on ne la parle pas bien. Pourquoi donc risquer d'avoir un complexe supplémentaire quand la vie, à elle seule, en cette fin de siècle, en fournit déjà assez ?

Peut-on aller jusqu'à affirmer que les hommes du comité d'orientation se contentèrent d'organiser les autres, de prêcher la bonne parole, de faire la chronique de la vie franco-américaine, de laisser aux autres les difficultés de la mise en action? On peut même aller jusqu'à déclarer que ce sont vraiment les femmes qui assurèrent la survivance : en parlant français au foyer, en enseignant à l'école, en veillant au maintien des coutumes traditionnelles, dans la mesure du possible, dans un milieu urbain, en cuisinant les plats d'autrefois tout en chantonnant les mélodies du terroir. Le travail des hommes en faveur de la survivance se faisait à un autre niveau. D'ailleurs, ceux-ci avaient déjà accédé à un niveau plus élevé de l'échelle sociale : ils étaient donc plus exposés aux forces assimilatrices ambiantes.

Si on était tenté de dire que les femmes se sont laissé avoir par les idées des hommes, on ne peut pas leur reprocher un manque de bonne volonté pour la cause. Ces femmes surent travailler inlassablement et ensemble, avec dévouement, posant petite pierre sur petite pierre. Femmes de cœur, elles étaient attachées à la mise en valeur des qualités qui constituent la vigueur

de leur peuple : endurance à toute épreuve, patience séculaire, courage tranquille et gaieté de bon aloi. C'est grâce à toutes ces femmes que la FFFA vit le jour, grandit vite et bien pour atteindre une vieillesse, peut-être prématurée, mais ayant laissé derrière elle des preuves valables de son existence.

En somme, ces femmes surent continuer à faire ce qu'elles faisaient depuis des générations, à la maison et pour la paroisse. Quand, un jour, un groupe d'hommes leur demanda de viser plus haut et plus loin, elles acceptèrent le défi, tout en sachant que pour avoir du pain le lendemain — c'est-à-dire des résultats concrets comme preuve de leur activité — il fallait garder leurs mains dans la pâte. Elles y ajoutèrent de la substance pour que le pain soit bon à manger et pour assurer que les adultes d'aujourd'hui grandissent en conservant au moins le souvenir nostalgique du pain de leurs mères franco-américaines, de ces Maria Chapdelaine qui ne sont pas restées au Québec, qui l'ont quitté au bras de Lorenzo Surprenant, pour aller s'établir « dans les villes des États ». Ce sont ces Maria-là qui firent tout ce qu'elles purent, et aussi longtemps que possible, pour s'assurer que leurs enfants puissent encore chanter « À la claire fontaine ». Peut-on affirmer des femmes de la FFFA ce que cet autre Breton, Louis Hémon, dit dans son roman du peuple canadien-français : « De nous-mêmes et de nos destinées, nous n'avons compris clairement que ce devoir-là : persister... nous maintenir... » ? Persister, se maintenir « afin que dans plusieurs [décennies], le monde se tourne vers [elles] et dise : Ces [femmes] sont d'une race qui ne sait pas mourir... [Elles] sont un témoignage. » Les femmes elles-mêmes se récuseraient devant une telle comparaison. Elles préfèrent pouvoir tout simplement, et de façon plus humble, se dire en se couchant chaque soir : « J'ai fait ce que j'ai pu. Je n'ai pas compté mes heures en faveur d'une cause qui, même perdue à l'avance, valait la peine qu'on se batte pour elle, méritait qu'on lui administre tous les soins possibles pour qu'elle vive encore quelques années de plus. » C'est ainsi que les dernières années de la Fédération peuvent être marquées du sceau de l'amour du patrimoine et de la noblesse d'âme de celles qui firent, et qui font encore aujourd'hui, même avec des cadres très réduits, tout ce qu'elles peuvent pour que le « témoignage » en ait valu la peine.

ANNEXE

Lettre ouverte aux femmes franco-américaines de la Nouvelle-Angleterre (1957)

Il nous faut AGIR si nous voulons que la langue et la culture françaises jouissent d'un bel avenir ici en Franco-Américanie. Mais que faire au juste ? La Fédération féminine offre quelques suggestions pratiques. Les voici.

Organisons des groupes de jeunes ; donnons-leur l'occasion de se rencontrer entre eux. Ils pourront ensuite se joindre à l'Association de la jeunesse franco-américaine.

Encourageons l'enseignement du français dans nos écoles en dotant les bibliothèques de livres français qui intéresseront les jeunes. Si vous n'êtes pas au courant des dernières publications canadiennes et françaises, adressez-vous à la Fédération.

[...]

Voyons s'il est possible que nos écoles soient munies des matériaux les plus modernes en fait d'enseignement des langues : rubans sonores, aides audio-visuelles. Aidons nos professeurs de français à se tenir au courant des dernières méthodes dans l'enseignement des langues et facilitons leur tâche en payant leurs frais de cotisation.

Il faudrait aussi encourager le maintien de la langue et des traditions auprès des adultes. Encourageons les sociétés paroissiales à tenir leurs réunions en français. L'éducation est à la mode. Suivons des cours de conversation française. La télévision [...] offre un cours de conversation française. Regardons-le. Si vous jouissez d'un programme semblable dans votre région, soit à la radio ou à la télévision, profitez-en. S'il n'existe pas de facilités culturelles dans votre localité, organisez-en. Donnons l'occasion aux gens instruits de partager leur culture avec leurs concitoyens. Invitons des conférenciers à nous adresser la parole. Discutons des articles français. Racontons nos lectures françaises. Familiarisons-nous avec notre histoire et notre civilisation. Voyons à la vente de livres et de journaux de langue française. Que chaque membre de nos sociétés s'abonne au *Bulletin* de la Fédération féminine franco-américaine.

Nous espérons que nos suggestions vous aideront à établir un programme d'action pratique pour le maintien de notre héritage franco-américain. Nous ne pouvons que suggérer. Le succès de telles entreprises dépend de vous, les femmes franco-américaines de la Nouvelle-Angleterre. Bonne chance.

Le conseil d'administration
de la Fédération féminine franco-américaine

NOTES

* L'auteure de cet article, professeure émérite du Collège de l'Assomption et directrice-fondatrice de l'Institut français de cette institution, participa au congrès de

fondation de la Fédération féminine franco-américaine en 1951 comme déléguée du collège Anna Maria. Elle fit partie du premier conseil d'administration de cet

organisme pour y représenter la jeunesse. Elle y siégea de 1951 à 1958, date de son départ pour la France afin d'y poursuivre ses études. Elle reprit contact avec la

FFFA en 1972, fut élue présidente en 1973, poste qu'elle occupa jusqu'en 1981. Depuis cette date, elle fait partie du conseil d'administration de la FFFA et fut l'hôte, en 1991, du congrès marquant le 40^e anniversaire de cette fédération. Ce congrès eut lieu conjointement avec le colloque de l'Institut français sur « La femme franco-américaine » dont les actes, publiés sous sa direction, parurent en 1994. C'est donc en connaissance de cause que Claire Quintal nous livre ses réflexions sur la Fédération féminine franco-américaine.

1. L'abbé Adrien Verrette, du New Hampshire, allait représenter les Franco-Américains à ce congrès et faire en sorte que la représentation franco-américaine y soit portée à cinq membres — trois pour la Nouvelle-Angleterre, un pour le Centre et l'Ouest et le cinquième pour les Acadiens de la Louisiane.

2. [Abbé Adrien Verrette], *Le Centenaire franco-américain (1849-1949)*, Manchester (N.H.), Comité d'orientation franco-américaine, 1951, p. 18 et 264. Ce volume est dédié « À la jeunesse franco-américaine qui veut continuer avec amour sa mission spirituelle ».

3. Antoine Clément, *L'Étoile* (Lowell, Mass.), 24 août 1948.

4. Adolphe Robert, « Discours d'ouverture du centenaire », *Le Centenaire...*, op. cit., p. 45.

5. [A. Verrette], *Le Centenaire...*, op. cit., p. 45. L'année 1949 est une date quelque peu arbitraire. La première paroisse franco-américaine, celle de Saint-Joseph de Burlington, au Vermont, date de 1850. « Dans la pensée du Comité d'orientation, l'année 1949 a été choisie pour la célébration du Centenaire franco-américain non pas tant à cause d'un anniversaire particulier que pour marquer un siècle de participation des nôtres à la vie américaine » (p. 265). Ajoutons que l'année 1949 marquait aussi le cinquantième de la Société historique franco-américaine.

6. *Ibid.*, p. 53.

7. Une lettre de convocation avait été expédiée à 1 142 associations de femmes que le comité avait répertoriées.

8. Thomas-M. Landry, o.p., « La mission de la femme franco-américaine d'aujourd'hui » (projet de Manifeste présenté au troisième congrès du Comité d'orientation franco-américaine à Lewiston, Maine, lors de la fondation de la Fédération féminine franco-américaine), *Mission catholique et française en Nouvelle-Angleterre*, Québec, Les Éditions Ferland, 1962, p. 137.

9. Yvonne Lemaître, « Place aux dames », *Le Travailleur*, 20 novembre 1951.

10. Charlotte LeBlanc, « Histoire et mission de la Fédération féminine franco-américaine », dans Claire Quintal (dir.), *La Femme franco-américaine*, Worcester (Mass.), Institut français, 1994, p. 75. Au conseil d'administration, qui se réunit quatre fois l'an, la FFFA s'adjoint un bureau de direction, composé d'une cinquantaine de femmes dont les réunions ont lieu deux fois l'an. Le conseil d'administration, pour sa part, compte de douze à vingt personnes pendant cette période.

11. Pour la liste des thèmes de chacun de ces congrès, voir C. LeBlanc, loc. cit., Document III, p. 85.

12. Marthe Biron-Péloquin, *Le Bulletin*, vol. 32, n^{os} 1-2, hiver-printemps 1984.

13. Voir *Le Travailleur*, 15 novembre 1956. C'est grâce au Conseil de la vie française que ce texte, sous forme de plaquette, put être diffusé ainsi.

14. Oda Beaulieu, *Le Travailleur*, 9 mai 1957.

15. *Le Bulletin*, vol. 14, n^o 1, printemps 1965.

16. Celle-ci sut profiter des leçons apprises comme dirigeante de la FFFA pour lancer avec succès, en 1979, l'Institut français du collège de l'Assomption (Worcester, Mass.). Cet institut organise des colloques et en publie les actes. Onze volumes sont sortis de ses presses.

17. C. LeBlanc, loc. cit., p. 79.

18. Marcelle Guérette-Frêchette, *Le Bulletin*, vol. 39, n^{os} 3-4, été-automne 1991, p. 2. Depuis le numéro d'été-automne 1991, *Le Bulletin* est remplacé par le *Petit Courrier*, publié de façon irrégulière sous la direction conjointe de Marthe Whalon, de Fall River (Mass.), la dixième présidente, et de Lillian Lamoureux de New Bedford (Mass.).

19. Un dénombrement, fait pour le Congrès de 1988, donne le chiffre de 7 061 membres (*Le Bulletin*, vol. 37, n^{os} 1-2).

20. Vaneeta-Marie d'Andrea, « The Women of Survivance: A Case Study of Ethnic Persistence among the Members of Franco-American Women's Group in New England », thèse de doctorat, Université du Connecticut, 1986. Dans un discours aux femmes réunies pour leur 17^e congrès biennal en 1986, l'auteure déclarait : « The results of my study support my initial viewpoint that the work of the Fédé is a vital part of the ethnic persistence activities of Franco-Americans in New England. Most significant is the Fédé's contribution to language maintenance. It appears that the extensive network of organizations affiliated with the Fédé is an important component in this activity. In addition it also seems apparent that the Fédé members see the role of Franco-American women as a primary force and resource in the preservation of the Franco-American ethnic community. » Claire Quintal, dans sa présentation de la conférence, résumait ainsi la thèse en question : « Dans sa conclusion, Vaneeta d'Andrea souligne l'importance que revêt l'action de la Fédé pour tout le groupe franco-américain. Elle démontre, preuves à l'appui, que depuis sa fondation en 1951, la Fédé [...] n'a jamais dévié de son but primordial qui est la protection culturelle des Franco-Américains par l'usage et la promotion de la langue française. Toutes les grandes manifestations de la Fédé, ainsi que chacune de ses activités à travers les années, sont axées sur cette idée centrale. »

21. C. LeBlanc, loc. cit., p. 73.